

Mordons les chiens de garde !

Revue de presse n°35

Juillet-septembre 2024

Culture

Table des matières

Les Mille et une vies de Gaza.....	3
Une invention fulgurante.....	4
Critique de la poésie, par Paul Eluard.....	5
Pogote, camarade.....	7
13 mai à Paris: 1ère ciné « Les survivantes » de Pierre Barnérias.....	10
Hop là, nous vivrons.....	11
Constantin Mirabel et la société du spectacle.....	14
À Tomorrowland Winter, les riches clubbeurs en plein déni climatique.....	17
Les paroles de la chanson de Michel Bühler.....	20
Virée avec les Oiselles, l'orchestre féministe à vélo.....	22
Alain Damasio : « Il faut battre le capitalisme sur le terrain du désir ».....	26
Lutte écolo : « Le théâtre permet de chercher de nouveaux imaginaires ».....	31

Les Mille et une vies de Gaza



Je suis le ténébreux, fils de l'ombre,
L'inconsolé au cœur en décombres,
Celui qui a vu les rêves funèbres
Sous une occupation si macabre.
Gaza, ma patrie aux blessures anciennes,
Oasis de souffrances et de peines,
Le vent du désert emporte tes plaintes,
Et tes enfants vivent dans la crainte.

J'ai vu les murs criblés de mille éclats,

Les ruines fumantes sous les cieus las,
Le chant des muezzins résonne en vain
Dans les ruelles désertées de rires enfantins.
La mer murmure des légendes oubliées,
Le sable garde les secrets des âges suppliciés,
Des cris, des râles, des sanglots,
Chant de la douleur d'une terre en lambeaux.
Ombre de la paix, es-tu loin de nous ?

Sous quel ciel bleu se cache ton souffle doux ?
Ici, les âmes s'épuisent, s'égrènent
En quête d'un jour où le calme règne.
Gaza, ô ma mère, berceau de tant de maux,
Ta beauté résiste aux assauts et aux fléaux,
Et dans tes yeux crépite l'espoir éternel
D'une aube nouvelle, d'un futur fraternel.

Gaza, toi ma cité, jadis radieuse,
Aujourd'hui larmes, ruine désastreuse.
Ton ciel de poussière, ton cri lacéré,
Tes enfants cherchent la paix, dans un rêve éthéré.
Mon esprit errant, dans tes ruelles brisées,
Trouve des souvenirs, des ombres endeuillées.
Où sont les chants d'antan, les rires effacés ?
Je cherche dans tes rues l'écho du temps passé.

Ville de larmes, d'amour et de tourments,
Ta beauté meurtrie se tait sous le vent.
Tes murs sont des écrins de souffrance infinie,
Et tes nuits des refuges pour les âmes bannies.
Gaza, mon étoile, dans l'obscurité,
Tu brilles encore, malgré ta captivité.
Sous les décombres, ton cœur bat sans fin,
Portant l'espoir d'un jour serein.

Je suis le ténébreux, fils de l'ombre,
L'inconsolé au cœur en décombres,
Mais dans mon âme, un éclat subsiste,
L'amour de Gaza, un destin qui résiste.

Hassan TARFAOUI

URL de cet article 39625 : <https://www.legrandsoir.info/les-mille-et-une-vies-de-gaza.html>

Une invention fulgurante



Du temps de la jeune révolution soviétique, les livres pour enfants étaient les « *meilleurs du monde* », selon la poétesse Marina Tsvetaïeva. Des artistes d'avant-garde ont confronté un public de non-lecteurs (60 % d'analphabétisme) à un bouleversement graphique saisissant (1). Le langage est alors autant dessiné qu'oralisé, concis et rimé, facile à mémoriser comme sur une affiche. Cet art « neuf », qui entend s'adresser prioritairement aux enfants, en tant que « constructeurs » en devenir de la société du progrès pour tous, la chercheuse Dorena Caroli le réinsère dans son contexte, entre le *loubok*, sorte d'image d'Épinal, la photographie et le dessin qui s'anime mais aussi les travaux du Bauhaus et l'implication décisive de peintres, de graphistes, de photographes majeurs – Lazar Lissitzky, Vladimir Lebedev, Alexandre Rodtchenko, Varvara Stepanova...

Albums, documentaires, livres-jeux, livres-jouets, revues : la liberté d'expérimentation donne lieu à des chefs-d'œuvre rarement traduits en français, jusqu'à la reprise en main idéologiquement normée des années 1930. Le tableau concret des enjeux, entre volonté artistique de stimuler l'imagination chez l'enfant et celle, étatique, de formater une génération, est instructif. Les plus avant-gardistes, comme *Les Deux Carrés*, de Lissitzky, ou les *Animaux à mimer* de papier de Serge Tretiakov (2), photographiés par Rodtchenko, restent d'une audace étonnante...

Odile BELKEDDAR (Monde diplomatique, mai 2024)

(1) Dorena Caroli, *L'Illustration jeunesse russe. Une histoire graphique (1917-1934)*, Éditions de l'Imprimerie nationale - Actes Sud, Paris-Arles, 2023, 332 pages, 49 euros.

(2) Ces deux livres ont été publiés aux éditions MeMo, respectivement en 2013 et 2010.

Critique de la poésie, par Paul Eluard



En 1943, Paul Eluard rédige un poème à un moment où la Résistance française à l'invasion nazie et à la collaboration vichyste se structure et prend de l'ampleur. Cette *Critique de la poésie* (titre que portait déjà l'un de ses poèmes dans *La Vie immédiate*) dit à première lecture l'impossibilité du poète à sublimer la réalité lorsque partout la barbarie se fait jour : à chaque coupure de strophe une mise à mort. Mais Eluard va plus loin et le titre est significatif : face à la cruauté d'une situation particulière, ici l'impérialisme et le fascisme, le poète ou l'artiste en général ne peut se cacher bêtement derrière son esthétique, car tôt ou tard la réalité le rattrape et il doit faire un choix. Nous le savons, celui d'Eluard sera la Résistance patriotique et l'adhésion au PCF.

Ce poème, bien que daté historiquement par les noms des suppliciés, reste d'une actualité brûlante, au moins sur deux points :

- Le massacre du peuple palestinien en cours à Gaza par une armée israélienne qui ne cache même plus ses intentions génocidaires. Les bombes pleuvent, les attaques cibles contre les infrastructures civiles comme les hôpitaux sont régulières, le meurtre d'enfant une routine, la torture sur les prisonniers une procédure normale, etc. Devons-nous laisser faire une guerre proprement exterministe, aidée en partie par des armes françaises

- Et au niveau national, nous sommes à la veille du saut fédéral européen qui va priver les États européens du droit de veto par la fin de l'unanimité. Nos lois ne se décideront plus au niveau national mais dans des instances bureaucratiques bien loin des gens, qui pourront bien mieux détricoter les conquêtes sociales françaises grâce aux principes de libre-échange inscrits dans le marbre des traités européens. Le projet de l'oligarchie euro-atlantique est de faire de la France une province d'empire, une sorte de protectorat germano-américain où la République une et indivisible (bourgeoise certes, mais qui permet malgré tout au peuple travailleur d'exercer un rapport de force pour défendre ses conquêtes sociales et démocratiques) devra céder la place à un conglomérat d'euro-régions où l'arbitraire des barons locaux pourra assurer sans entraves la défense des intérêts des monopoles capitalistes.

AMBROISE-JRCF

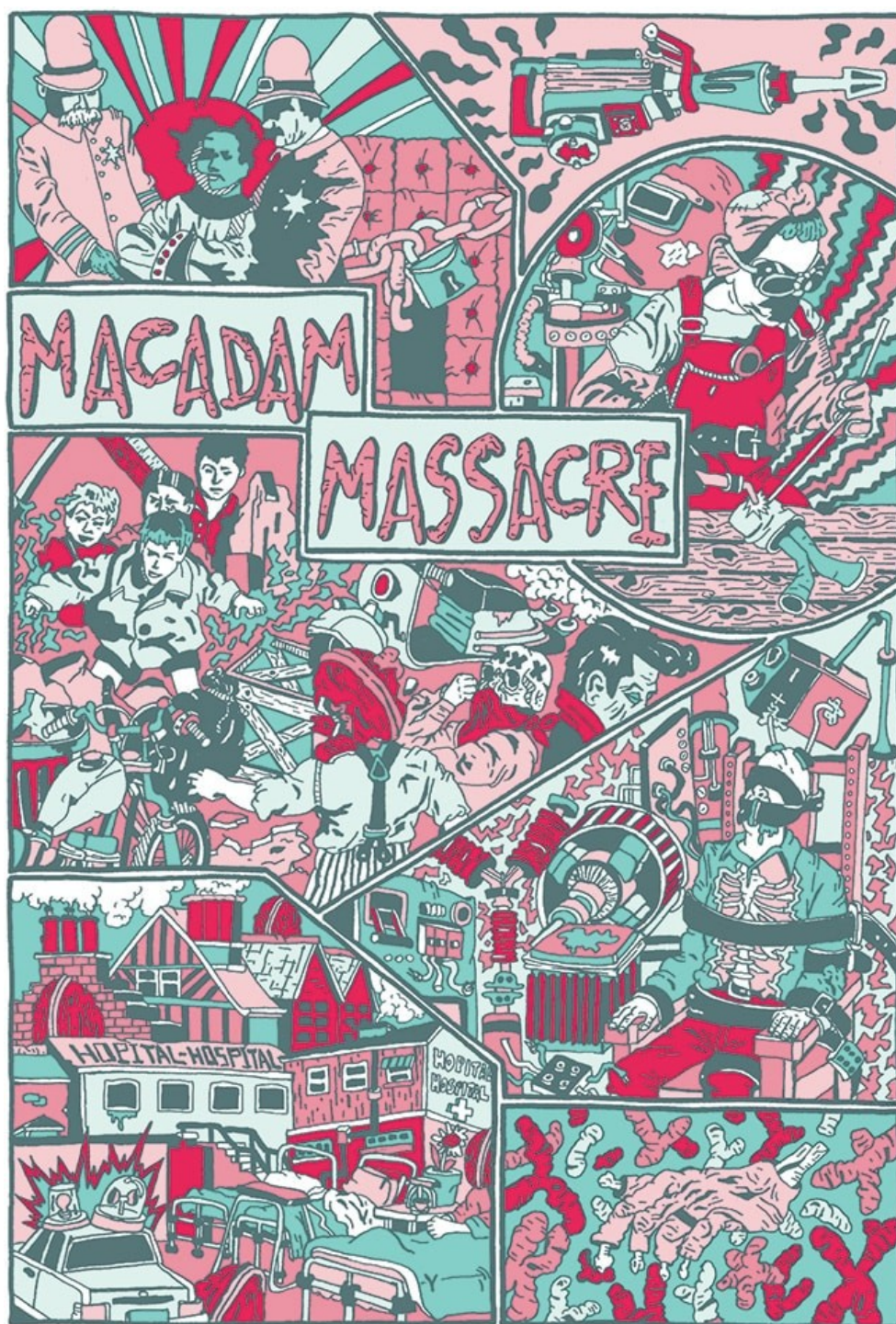
Critique de la poésie - Paul Eluard

Le feu réveille la forêt
Les troncs les cœurs les mains les feuilles
Le bonheur en un seul bouquet
Confus léger fondant sucré
C'est toute une forêt d'amis
Qui s'assemble aux fontaines vertes
Du bon soleil de bois flambant
Garcia Lorca a été mis à mort
Maison d'une seule parole
Et des lèvres unies pour vivre
Un tout petit enfant sans larmes
Dans ses prunelles d'eau perdue
La lumière de l'avenir
Goutte à goutte elle comble l'homme
Jusqu'aux paupières transparentes
Saint-Pol Roux a été mis à mort
Sa fille a été suppliciée
Ville glacée d'angles semblables
Où je rêve de fruits en fleur
Du ciel entier et de la terre
Comme à de vierges découvertes
Dans un jeu qui n'en finit pas
Pierres fanées murs sans écho
Je vous évite d'un sourire
Decour a été mis à mort.

<http://jrcf.over-blog.org/2024/02/critique-de-la-poesie-de-paul-eluard.html>

URL de cet article 39437 : <https://www.legrandsoir.info/critique-de-la-poesie-de-paul-eluard.html>

Pogote, camarade...



Raniero. – « Petit agité », 2022
www.instagram.com/raniero_droz

«Les Bérus sont-ils “les Beatles de l’underground” ? », se demande en 1986 le fanzine *Les héros du peuple sont immortels*. À l’époque, le « troupeau d’rock » Bérurier noir – « les Bérus », formés autour du chanteur FanXoa et du guitariste Loran – connaît un succès populaire qui prend de court les institutions médiatiques et musicales françaises. Absents du lénifiant Top 50, des groupes enragés se fédèrent aux quatre coins du pays (OTH à Montpellier, Babylon Fighters à Saint-Étienne, Nuclear Devise au Mans...). Les punk-rockeurs ruent dans les brancards, s’emparent des jeunes radios libres, créent leur propre presse (les fanzines), font hurler les guitares dans toutes les friches. Inventent une scène alternative dans le hors-champ des œillères de la culture officielle.

En mai 1982, pour exiger l'ouverture de salles de concert à Montpellier, OTH organise une manifestation perturbant l'inauguration de la ligne TGV. À Paris, l'association PariBarrocks branche ses amplis dans les troquets (d'où émergeront Les Wampas, Los Carayos, Les Garçons bouchers...) tandis que les Bérus jouent dans les squats, la rue, le métro, en manif ou sur les marchés... avant de remplir le Zénith à prix cassé. Caisnes de résonance de cette libération par le rock, les labels indépendants se multiplient : VISA, Rock Radical Records devenu Bondage Records, Gougnaf, Boucherie Productions... « *L'idée, c'est de provoquer un large mouvement de création, de prise en charge individuelle, d'échange et d'entraide* », résumaient les Bérus dans leur dossier de presse (« *A BieN MärréR HieR Souàr !* », 1986).

Refus pour certains d'adhérer à la Sacem ; rejet des récompenses honorifiques célébrant les ventes ; concerts au prix d'entrée maîtrisé, aux tables de presse engagées et au « service d'ordre » autogéré... Le « rock alternatif » refuse de se plier aux convenances d'un divertissement policé et aux lois du marché. Une ligne de conduite résumée en 1986 par le fanzine *Dead Zone* : « *En fait, l'attitude des Béruriers démontre qu'ils ont compris le rôle d'un groupe punk, celui d'être avant tout le porte-parole d'une révolte justifiée et, par conséquent, de savoir écouter son public, car c'est son premier complice...* »

Alors qu'allumer radio et TV revient à se voir imposer l'inanité des « tubes de variété », les K7 et vinyles qui circulent sous le blouson des écoliers propagent une éducation politique alternative. Dans leur grande majorité, les groupes punks fustigent le racisme, la répression policière, les violences faites aux femmes (on pensera aux chansons *Yasmina P.A.* de La Souris déglinguée et *Hélène et le sang* des Bérus), l'enfermement carcéral ou psychiatrique, l'absence de perspective dans les cités-dortoirs, appelant la jeunesse à une révolte plus constructive que nihiliste. Jusqu'à inquiéter le ministère de l'intérieur, qui fantasme les Bérus en branche culturelle d'Action directe (AD) ! Pogote, camarade, le vieux monde est derrière toi.

Mais, très vite, les grosses maisons de disques se ressaisissent et sortent le chéquier. Dès 1988, Sony offre aux Bérus un pont d'or, qu'ils refusent. Virgin aura plus de chance avec La Mano Negra, dont la signature est vécue comme un coup de poignard dans le dos.

« *La locomotive de l'époque, c'était les Bérus*, explique Pascal Carde, chanteur de Nuclear Devise (1). *Les Bérus arrêtant, La Mano arrive et coiffe tout le monde au poteau, puis pof, ils se barrent, choisissant le truc qu'on avait combattu depuis le début. Ce qui est con, c'est que vu la qualité de ce qu'ils faisaient, ils auraient pu être des moteurs du mouvement alternatif au même titre que les Bérus et faire perdurer le truc.* »

« *Les groupes étaient passés du stade "Je fais de la musique pour m'exprimer" à "Maintenant, peut-être que je vais en vivre"*, analyse Marsu, pilier du label Bondage Records et manager des Bérus (2). *En plus, ils étaient dans un rapport de forces qui pouvait leur permettre de le faire. C'était pas si mal joué, mais c'était cynique. Les radios libres, les fanzines, les assos organisatrices de concerts, tous ces gens qui faisaient le mouvement, se sont sentis orphelins, lâchés par les locomotives. Mais tout n'était pas plié pour autant...* » Loran dresse un constat similaire (3) : « *Une fois que les Bérus arrêtent : "Oh là là, il n'y a plus de rock alternatif, il n'y a plus rien du tout !" Alors que le rock alternatif, c'est pas un groupe, c'est une mouvance !* »

Beaucoup veulent alors voir dans l'essor du rap français une continuité du mouvement. Après tout, comme pour les punks et les skinheads, le hip-hop est une culture de bandes, collective. Sur les murs, tags et graffs succèdent aux pochoirs et aux graffitis – *Paris sous les bombes* du Suprême NTM en écho au *Couleurs sur Paris* d'Oberkampf. Pourtant, la transmission n'a pas lieu : La Souris déglinguée a beau inviter NTM à assurer sa première partie en 1990 à L'Olympia (par l'entremise de Madj, animateur de Radio Beur et futur manager d'Assassin), leurs publics respectifs ne suivent pas. Quant aux quelques tentatives « rap » des Garçons bouchers, OTH, Bérus, elles ne laissent qu'un souvenir gênant.

« *Le rap, pour moi, c'était presque la suite du rock alternatif : les mecs en cité qui se prenaient en charge*, abonde Loran (4). *Mais c'est pareil : on leur a montré la thune et puis voilà. Ça aurait pu aboutir sur un truc dément ! Imagine qu'au lieu d'être claquée dans de belles bagnoles cette thune ait été utilisée à des collectifs !* » « *Il y a une partie du rap qui a fonctionné comme ça, quand même* », tempère FanXoa.

Ce parallèle laisse dubitatif Madj, artisan d'une rencontre entre NTM, Assassin et les Bérus en 1990 au studio Mix-It (où ces derniers mixaient le live *Viva Bertaga*) : « *Loran voulait passer le relais aux rappeurs, mais c'était un dialogue de sourds, se souvient-il (5). Contrairement à NTM, l'engagement des Bérus allait plus loin que leurs paroles. Or, le modèle des rappeurs, c'était de signer avec une major et devenir des stars... Il n'y a jamais eu la volonté de prolonger le discours par des actes politiques.* »

Assassin va tout de même fonder son propre label en 1992 et multiplier les concerts de soutien, contre les violences policières ou la double peine. Et, aujourd'hui, des rappers comme Sticky Snake (Brest) ou La Gale (Lausanne) ont assimilé ce double héritage.

En 2024, bien que redevenu confidentiel, le punk français est toujours vivace. Certains « grands anciens » tels Ludwig von 88 ou Washington Dead Cats se sont reformés, d'autres, plus rares, comme Les Wampas ou Warum Joe n'ont jamais arrêté, mais la richesse d'un punk-rock refusant les compromissions se retrouve surtout dans la profusion de « nouveaux » groupes à la praxis libertaire virulente. Citons parmi tant d'autres La Fraction (existant tout de même depuis 1992), Mary Bell et Cran à Paris, Syndrome 81 à Brest, Zone Infinie à Saint-Étienne... Ou encore les étonnants Krav Boca de Toulouse, qui mixent spectacle « bérurier » (occupant la scène avec des cracheurs de feu et acrobates), chant rap et guitares épileptiques, éditant même un fanzine trimestriel internationaliste, *Karton*, axé punk, rap et luttes sociales. Mêlant organisation de concerts et production de disques, des labels tels Mass Productions à Rennes ou Maloka à Dijon continuent à offrir une alternative à la mainmise des grandes entreprises du secteur. Ces méthodes autogestionnaires ont aussi infusé dans le metal, le ska, le dub ou la techno. Les concerts se poursuivent dans les bars, salles municipales et lieux autogérés ; les fanzines n'ont pas cédé face au tout-Internet ; de nombreuses petites radios locales ont leur émission punk... Pourtant, cette scène qui se renouvelle régulièrement a de nouveau disparu des radars de la presse commerciale. Cette dernière a loupé le coche hier, elle le loupe aujourd'hui.

Dernièrement, les articles, livres et documentaires revenant sur l'expérience du rock alternatif des années 1980 ont fleuri, notamment à l'occasion du don par FanXoa et MastO (saxophoniste des Bérus) de leurs archives à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Un choix assumé de rendre publique (6) cette masse de documents témoignant d'une époque épique. Pour sa part, Loran – toujours actif au sein des Ramoneurs de menhirs – s'y est refusé par rejet de l'institutionnalisation. Deux points de vue différents mais également cohérents.

Une petite exposition gratuite était également proposée à la BNF du 27 février au 28 avril : « Dans les archives de FanXoa et MastO de Bérurier noir ». Et, comme dans toute exposition figeant une matière en mouvement, l'agencement du décor a tenté de pallier l'absence des corps. De même, les productions du PIND (Punk is not dead, collectif de chercheurs éditant pléthore d'ouvrages analysant le punk), tel le livre *Bérurier noir* qui regroupe diverses contributions (7) à l'intérêt souvent contestable, en disent davantage sur la nostalgie d'une époque que sur celle-ci. Car s'il est tout à fait légitime d'étudier le punk au prisme des sciences sociales, le résultat donne souvent l'impression d'un rattrapage justificatif pour qui est passé à côté du phénomène ou ne l'a vécu que comme « un écart de jeunesse », petite révolte adolescente avant de rentrer dans le rang. Une mythologie que l'on construit et fantasme au lieu de (faire) vivre la scène actuelle. Certes, à chacun de se faire sa propre idée (8), mais s'il est une chose que la mémoire de Bérurier noir et du rock alternatif se doit de continuer à nourrir, c'est la perspective des luttes à mener. Comme le proclamait la revue d'ultragauche *Mordicus* à l'orée des années 1990 : « *Chaque âge saccage sa cage.* »

Daniel PARIS-CLAVEL (Monde diplomatique, juin 2024)
Artisan du fanzine de culture populaire *ChériBibi*.

(1) Interviewé en 2012 pour le livre *45 Révolutions par minute – Nuclear Device, 1982-1989. Histoire d'un groupe rock alternatif*, de Daniel Paris-Clavel et Patrick Carde, Libertalia, Montreuil, 2015.

(2) Interviewé en 2012 pour le livre *45 Révolutions par minute – Nuclear Device, 1982-1989. Histoire d'un groupe rock alternatif*, de Daniel Paris-Clavel et Patrick Carde, Libertalia, Montreuil, 2015.

(3) Fanzine *ChériBibi* n^{os} 14 et 15, Ivry-sur-Seine, 2004, 2006.

(4) Fanzine *ChériBibi* n^{os} 14 et 15, Ivry-sur-Seine, 2004, 2006.

(5) Propos recueillis par l'auteur, avril 2024.

(6) Ces archives seront bientôt consultables sur Gallica.bnf.fr.

(7) *Bérurier noir*, sous la direction de Benoît Cailmail, Luc Robène et Solveig Serre, Riveneuve, Paris, 2023.

(8) L'ouvrage de référence reste *Nyark nyark. Fragment de la scène punk et rock alternatif en France (1976-1989)*, d'Arno Rudeboy, Folklore de la zone mondiale, Zones, 2007, nyarknyark.fr. Cf. aussi la bande dessinée *Vivre libre ou mourir*, d'Arnaud Le Gouëfflec et Nicolas Moog, Glénat, Paris, 2024.

13 mai à Paris: 1ère ciné « Les survivantes » de Pierre Barnérias.

Un documentaire unique sur la pédocriminalité en France en Suisse et en Belgique

Chers lecteurs, chères lectrices,

Je ne saurais assez insister sur l'importance de ce documentaire, auquel j'ai eu l'occasion de collaborer. L'instant est venu de révéler l'ampleur du réseau qui contrôle tous les lieux de pouvoir de notre société par des pratiques innombrables. La vérité de ces 8 témoignages choque au plus haut point, mais en même temps, elle est libératrice et porteuse d'espoir.

Certaines survivantes se sont déjà fait connaître dans un livre ou lors d'entretiens avec des lanceurs d'alerte. Pour d'autres, ce sera la toute première apparition publique.

Ces femmes sont exceptionnelles à plus d'un titre. Non seulement elles ont traversé l'enfer aux mains de leur bourreaux, et sous la coupe d'un réseau de contrôle, mais les violences à leur égard se sont multipliées depuis leur participation à ce tournage.

Je vous invite à honorer leur courage en soutenant ce film. Et, si vous avez la chance de les rencontrer, et de ressentir leur lumière, cela vous touchera jusqu'au plus profond de votre âme.



Note : aucune image effrayante, pas de mise en scène musicale, etc.

Synopsis:

Dans son nouveau film « Les Survivantes », Pierre Barnérias donne la parole à huit femmes qui témoignent à visage découvert de leur expérience des réseaux pédosataniques. Le documentaire ose lever le voile sur l'ultime tabou : l'existence des réseaux pédocriminels, ainsi que le pouvoir destructeur que possèdent ces réseaux sur de nombreux enfants...

Production : *Tprod.fr*

La première à lundi 13 mai à Paris (Nanterre)

[...]

Villes où des projections sont prévues le mercredi 15 mai 2024 :

Lille, St-Julien-Lès-Metz, Mulhouse, Belfort, Bourgoin, Nancy, Cernon, Béziers, Fenouillet, Rouen, Nîmes, Nice, Strasbourg, Dinan, Guingamp, La Baule, Chateaubriand, Menton, St Raphaël, Fréjus.

C'est un miracle que ce film puisse sortir dans des salles de cinéma. Allez y en masse, au plus vite.

Pour la Belgique: rendez-vous aux séances à Lille (*Kinepolis !*) pour que l'on fasse ensuite sortir le film en Belgique. Après la sortie livre d'Aimé Bille « L'enquête assassinée », il est temps de faire face à notre passé...

[...]

Senta DEPUYDT, mai 2024

Hop là, nous vivrons

Ernst Toller, poète et dramaturge, fut un combattant. Il prit part à la révolution des conseils en Bavière, puis s'employa à promouvoir l'idée que seule l'unité du prolétariat pourrait faire obstacle à l'ascension du nazisme. Il connut l'exil, le désespoir, politique et intime. Mais il fut aussi le héraut des élans révolutionnaires et de ce qui les fêlait.



Karl Arnold. — Caricature du public assistant à la première de la pièce « Hoppla, Wir Leben ! » (« Hop là, nous vivons ! ») mise en scène par Erwin Piscator, parue dans la revue satirique « Simplificissimus », Berlin, 1927

Voilà un demi-siècle, le public parisien découvrait un spectacle percutant : *Toller, scènes d'une révolution allemande*. Son auteur, Tankred Dorst. Des tableaux se succèdent, censés traduire, avec les personnalités historiques adéquates, les étapes de la révolution bavaroise des conseils, du 7 avril au 3 mai 1919. Sur un rythme convulsif, la description d'un soulèvement raté contre la société capitaliste. Cette fresque de quatre heures avait pour metteur en scène Patrice Chéreau, qui jouait aussi le rôle du héros, l'étudiant Ernst Toller, président des provisoires instances révolutionnaires durant moins d'une semaine, et condamné à cinq ans de forteresse par un conseil de guerre.

Chéreau avait d'abord présenté le spectacle à Milan, au Piccolo Teatro en 1971. Il le reprend au Théâtre national populaire de Villeurbanne en 1973 et à Paris, à l'Odéon, l'année suivante. Dans *Le Monde* du 24 avril 1974, la critique Colette Godard distingue alors deux partis pris scénographiques : à Milan, la description de « *l'impuissance des intellectuels bourgeois devant une réalisation à faire* » ; à la reprise en France, le récit d'« *une réussite : celle d'une utopie qui s'est réalisée et maintenue pendant un mois* ». De fait, pour les bien-pensants horrifiés par les conseils ouvriers, il s'est bien agi d'un drame qu'une bande d'illuminés a acheminé vers une tragédie quand les francs-tireurs d'une transformation de la vie sociale y voient un rêve transposé dans la réalité, fugitivement, de quoi alimenter la nostalgie d'un futur meilleur. Alors, Toller, « *pionnier des luttes en un temps révolu, ou compagnon de lutte pour aujourd'hui* » ? C'est

l'alternative que pose en 1978 l'historienne Waltraut Engelberg (1). Bref, un épisode classé, ou un héritage utile pour essayer de bâtir un avenir vivable ?

Né en 1893 dans une famille juive de Prusse orientale, Toller connaît une enfance marquée par la volonté d'être intégré à la bourgeoisie de l'Allemagne impériale. Il s'inscrit à la faculté des lettres de Grenoble en avril 1914. La guerre surgit en août. Volontaire, il part au front en 1915, empli d'exaltation belliciste. Blessé, malade, renvoyé dans ses foyers en 1916, il reprend ses études, de droit et lettres, à Munich. Lent retournement, alors, vers le pacifisme, et participation aux grèves d'octobre 1918. Il est réincorporé, incarcéré, libéré après avoir simulé la folie, et s'engage dans la révolution en route sous le drapeau socialiste (de gauche) de Kurt Eisner. La République des conseils est proclamée le 7 avril 1919. Anéantie en mai. Toller est arrêté le 4 juin 1919.

Lorsqu'il sort de prison en juillet 1924, sa renommée d'écrivain tient à des poèmes – *Le Livre des hirondelles*, paru trois mois avant sa libération – et surtout à une pièce, *La Transformation*, écrite à partir de 1917, montée à Berlin en octobre 1919. Toller a gratifié le personnage de Friedrich, apprenti sculpteur, de sa propre évolution. Soldat patriote devenu militant de la non-violence, il prône un évangile humaniste. Le drame prend place dans le courant esthétique alors en vogue, l'expressionnisme. Il triomphe auprès des jeunes spectateurs berlinois, qui y voient la danse macabre de l'époque.

Toller écrit quatre autres pièces en détention. *L'Homme et la Masse* et *Hinkemann* ont la guerre pour arrière-plan, la conjoncture révolutionnaire avec ses antagonismes, le débat d'idées entre personnages. Et leurs douleurs. *Les Briseurs de machines*, plus classique, se passe dans l'Angleterre du XIXe siècle et restitue l'industrialisation en marche, la révolte des ouvriers contre la sacralisation des machines. *Wotan déchaîné* est une comédie de mœurs. Un coiffeur, Wilhelm Wotan, se prend pour l'homme providentiel. Toller moque la fascination allemande pour la camelote irrationaliste. Prémonitoire clairvoyance.

Quand il reprend pied dans l'Allemagne nouvelle, celle de la République de Weimar, il n'a plus de lien... Il était membre du Parti social-démocrate indépendant (USPD), celui d'Eisner, issu de l'aile gauche du Parti social-démocrate (PSD), qu'il a quitté au printemps 1924. Il ne s'investit plus que dans des campagnes de protestation ou de solidarité. Sa tâche, estime-t-il, consiste à contribuer à l'unité du prolétariat, condition première d'une victoire.

L'éventualité d'une deuxième guerre mondiale l'obsède. En 1929, il prévient : « *Nous sommes au seuil d'une période de domination de la réaction* (2). » Deux ans plus tard, il prophétise : un homme attend, aux portes de Berlin, d'être intronisé chancelier – Adolf Hitler. Il a passé, le temps des rébellions et des combats isolés sur des barricades, alerte-t-il en juin 1932, seuls les révolutionnaires romantiques peuvent encore y croire. Pousser les fascistes à l'échec implique « *la création d'une organisation unissant l'ensemble de la classe ouvrière, avec des buts concrets de lutte, clairement tracés* (3) ». Ce ne sera pas le cas. Hitler arrive au pouvoir et, le 28 février 1933, la manigance nazie de l'incendie du Reichstag conduit à une première vague d'arrestations. Mais Toller est à Zurich, pour une conférence à la radio, lorsqu'une escouade de la Gestapo se présente à son domicile dès la nouvelle de l'incendie : la liste des individus à arrêter avait été dressée en amont. « *Mon appartement a été pillé jusqu'à la dernière chemise, au dernier manuscrit*, écrit-il dans une lettre le 31 décembre 1934, *et mon nom a été inscrit sur le premier tableau d'honneur des révoqués de la nationalité allemande* (4). »

Le 1er avril 1933, dans un discours à Berlin qui proume le « *boycottage des magasins juifs dans toute l'Allemagne* », le ministre nazi Joseph Goebbels s'écrie : « *Dans les Flandres et en Pologne, deux millions de soldats allemands sortent de leurs tombes pour porter accusation contre le Juif Toller, qui s'est permis d'écrire que le plus idiot de tous les idéaux était celui du héros...* »

Les pérégrinations de Toller commencent. Anglophone, remarquable orateur, il se rend partout, dans tous les congrès d'écrivains, sans répit, pour appeler à briser l'Allemagne nazie avant la catastrophe. L'unité de ses adversaires doit être gagnée – en estompant les désaccords –, plus primordiale que jamais aux yeux de l'écrivain. La détermination de tous les gouvernements prétendument démocratiques du monde doit être, selon lui, la charpente de la lutte. Le 12 décembre 1936, à l'occasion d'une « *Journée pour l'Allemagne* » organisée à New York, où il s'est installé, il déclare : « *Si le monde ne parvient pas à contraindre Hitler à garantir la paix, alors celui-ci transformera l'Allemagne et l'Europe en un tas de ruines, il détruira la civilisation* (5) ».

Et la littérature ? Après avoir abandonné les tourments déclamatoires de l'expressionnisme, Toller est passé au courant qui l'a remplacé, la « *nouvelle objectivité* », avec *Hop là, nous vivons !*, immense succès à

Berlin en 1927 grâce à la mise en scène d'Erwin Piscator. En 1933, il publie à Amsterdam son autobiographie, *Une jeunesse en Allemagne*, puis écrit deux autres pièces. En 1936, une fantaisie satirique, *Plus jamais la paix !*, avec saint François d'Assise et Napoléon parmi les personnages... Et le drame réaliste *Pasteur Hall*, en 1939, qui évoque les cas de conscience de certains dans l'Allemagne nazie, devant les premiers camps de concentration (6). Mais son théâtre ne s'adresse plus à l'armée des prolétaires. Finis, les spectacles de masse et la rêverie collective.

À partir de 1937, sa vie aux États-Unis devient misérable. Divorce, dépression chronique, droits d'auteur quasi épuisés. Pourtant, il faut tenir. Outre la nécessité d'écraser le nazisme, la grande cause consiste à assurer en urgence la victoire du front républicain en Espagne. Avec le soutien du président Franklin D. Roosevelt, il conçoit un projet d'aide à la population civile espagnole, qui est mis en route au début de 1939. Il entreprend une collecte de fonds pour embarquer 600 000 barils de vivres. C'est une belle réussite. Mais les troupes du général fasciste Francisco Franco entrent dans Madrid le 28 mars 1939.

Le 22 mai 1939, Toller est découvert par sa secrétaire, dans sa chambre au 14^e étage d'un hôtel de New York, écroulé sur une chaise. Il s'est pendu à la fenêtre avec la ceinture de son peignoir de bain. Cinq cents personnes assisteront à la cérémonie funèbre. L'ami bavarois et confrère Oskar Maria Graf, le romancier américain Sinclair Lewis, l'ancien chef du gouvernement de la République espagnole Juan Negrín prononcent des allocutions, ainsi que le fils aîné de Thomas Mann, Klaus. Dans un texte de 1941, écrit en anglais sans intention de le publier, Klaus Mann revient sur son discours (7). Qui, pense-t-il, n'était pas « honnête ». Il a pronostiqué pour Toller et ses pièces un retour victorieux en Allemagne après l'effondrement du pouvoir nazi. Or il était loin d'en être persuadé, et le dramaturge est mort, à son avis, parce qu'il s'est rendu compte qu'il n'y aurait jamais aucune possibilité de retour.

Toller n'est plus guère joué en France. Ce qu'il a légué à la postérité, c'est son exemple d'idéaliste intègre. Et une œuvre, qui n'est pas exactement sans importance.

Lionel RICHARD (Monde diplomatique, juin 2024)

Professeur honoraire, auteur notamment du livre *D'une apocalypse à l'autre. Sur l'Allemagne et ses productions intellectuelles, du XIX^e siècle à la fin des années 1930*, Aden, Bruxelles, 2016.

(1) Waltraut Engelberg, « Feuerprobe des ethischen Sozialismus », dans Helmut Bock, Wolfgang Ruge et Marianne Thoms, *Gewalten und Gestalten. Miniaturen und Porträts zur deutschen Novemberrevolution 1918-1919*, Urania-Verlag, Leipzig-Iéna-Berlin, 1978.

(2) Ernst Toller, *Kritische Schriften. Reden und Reportagen. Gesammelte Werke*, Band 1, Hanser, Munich, 1978.

(3) *Ibid.*

(4) Ernst Toller, Digitale Briefedition, www.tolleredition.de

(5) *Kritische Schriften. Reden und Reportagen...*, *op. cit.*

(6) *Hop là, nous vivons !*, Les Éditeurs français réunis, Paris, 1966 ; *Une jeunesse en Allemagne*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1974 ; *Pièces écrites au pénitencier. L'Homme et la Masse*, Hinkemann, Éditions Comp'Act, Chambéry, 2002 ; *Pièces écrites en exil. Plus jamais la paix, Pasteur Hall*, Éditions Comp'Act, 2003 ; *Le Livre des hirondelles, Allemagne 1893-1933. Souvenirs d'un lanceur d'alerte*, Séguier, Paris, 2020.

(7) Klaus Mann, *Le Condamné à vivre*, présentation et traduction de Dominique Laure Miermont, Denoël, Paris, 1999.

Constantin Mirabel et la société du spectacle

Kairos : Faut-il se réjouir d'observer le monde du spectacle se saisir d'une tribune comme celles des Césars ou des Oscars pour dénoncer les injustices ?

Constantin Mirabel : Le monde du spectacle, c'est aussi la société du spectacle. Comme l'explique Jean-Michéa « *le Festival de Cannes n'est pas la négation majestueuse du Forum de Davos. Il en est, au contraire, la vérité philosophique accomplie*⁽¹⁾ ». À l'exception de rares individualités, la crise du covid aura plutôt exposé toute la soumission des artistes face au pouvoir. Ayant plein la bouche de leur fonction de subversion, ils auront été les relais zélés de toutes les atteintes aux libertés les plus élémentaires. Un seul exemple, au milieu d'une concurrence féroce, est le cas du comédien Didier Bourdon. Cela m'a marqué car j'admirais cet artiste pendant la première partie de sa carrière avec Les Inconnus. Le 12 mai 2021, après avoir qualifié sur BFM-TV les réfractaires à l'injection génique expérimentale de « *pauvres connards* », il ajouta, le 15 décembre 2021, sur France 2 : « *Mon fils travaille pour Pfizer* ». Il incarne alors tout ce qu'il avait moqué avec son talent pendant sa jeunesse. Une déchéance autant physique que morale qui fait de la peine. Elle sonne comme un avertissement. Alexandre Soljenitsyne prévenait : « *Ah, si les choses étaient si simples, s'il y avait quelque part des hommes à l'âme noire se livrant perfidement à de noires actions et s'il s'agissait seulement de les distinguer des autres et de les supprimer ! Mais la ligne de partage entre le bien et le mal passe par le cœur de chaque homme [...] Au fil de la vie, cette ligne se déplace à l'intérieur du cœur, tantôt repoussée par la joie du mal, tantôt faisant place à l'éclosion du bien. Un seul et même homme peut se montrer très différent selon son âge et les situations où la vie le place. Tantôt il est plus près du diable. Tantôt des saints* ». (*L'Archipel du goulag, 1973*).

Notre dignité n'est jamais définitive. Elle est à reconquérir tous les jours. Nous pouvons donc espérer retrouver demain le Didier Bourdon que nous avons aimé, comme nous devons veiller, nous-même, à ne pas chuter. Avec son discours à Cannes lors de la remise de son hochet, le sketch involontaire d'une Justine Triet était à la hauteur des acteurs que pastichaient, à peine, Les Inconnus recevant leur récompense. Observer le *show business* se poser en héraut de la défense des femmes ou des miséreux doit donc, *a minima*, interroger, normalement nous faire éclater de rire, et devrait plus sérieusement nous révolter. Hélas, c'est peu de dire que la masse tombe dans le panneau. Un peu comme ces pauvres gens fascinés par les bonnes œuvres « écologistes » de Leonardo Di Caprio & consorts. La seule révolte autorisée pour l'industrie du spectacle est celle contre l'extrême-droite, une révolte consommée, conformiste et très logiquement financée. La conséquence en est la nullité affligeante de la production cinématographique actuelle. Si quelques œuvres véritablement subversives passent l'épreuve du temps, le rôle du show biz est celui de produire et diffuser la propagande de notre temps. Nous ne parlerons pas ici de la guerre des sexes comme étape du capitalisme que peut recouvrir un certain discours néo-féministe, et dont les acteur.i.c.es se font les porte-voix. Tout cela n'est pas nouveau, me direz-vous. L'historien Jean-Robert Ragache rappelle de la période de l'Occupation : « *Jamais les grands restaurants n'ont eu autant de clients. Au milieu des uniformes allemands, tout ce que Paris compte de célébrités vient prendre ses repas chez Maxim's, à La Tour d'argent, chez Lapérouse, Drouant ou en Lucas Carton qui forment le groupe de tête des endroits où il faut aller pour être vu être vu*⁽²⁾. »

Ne devrions pourtant nous réjouir de voir la cause des femmes défendue par les actrices suite aux nombreux scandales qui ont atteint le cinéma ?

Je me fous totalement de Sophie Marceau, mais son propos, sur ce seul sujet, était un des rares raisonnables : « *Aujourd'hui, on l'[Gérard Depardieu] accuse de ce pour quoi on l'a encensé. Je ne vais pas lui tendre la perche ni l'enterrer. On m'a tellement demandé d'aller témoigner contre lui partout. Je ne l'ai évidemment pas fait.* » (*Paris Match, 28 décembre 2023*). Il est facile d'être prêt à tout pour décrocher un rôle dans sa jeunesse puis de faire commerce de sa notoriété à la cinquantaine, l'air du temps ayant tourné, pour dénoncer l'« emprise ». Ensuite, je me méfie comme de la peste de ces hommes qui en surajoute dans le néo-féminisme. D'abord, c'est souvent une technique de vieux dragueurs sur le retour. Nicolas Hulot en était coutumier : « *Ce qu'évoque très bien le film de James Cameron, Avatar, dissertait-il en compagnie du philosophe médiatique Frédéric Lenoir, qui montre que, contrairement à la Terre où l'emportent les valeurs masculines de domination, de prédation et de compétition, Pandora est la parabole d'un monde où les valeurs féminines, comme l'harmonie avec l'environnement, la collaboration et la protection des plus faibles, sont mises en valeur.* » (*D'un monde à l'autre, Le temps des consciences, Fayard, 2020*). C'est n'importe quoi sur l'analyse du film⁽³⁾, mais surtout on connaît la suite quant au comportement du grand

féministe M. Hulot... Avec le cas du psychanalyste médiatique de LFI Gérard Miller, on plonge du Tartuffe à la criminalité, voire la pédocriminalité. Cassant, autoritaire, sectaire, ce type de personnage présente tous les traits du pervers qui sent les personnalités suggestibles. En revanche, concernant l'affaire Juliette Godrèche, on ne peut pas enlever au réalisateur Benoît Jacquot d'avoir annoncé la couleur. D'abord, à l'instar du psychanalyste, il n'est pas accusé d'avoir abusé sous hypnose d'une multitude de très jeunes femmes. Je suis contraint à le préciser aux imbéciles : ce n'est bien sûr pas une excuse. Personnellement, j'ai toujours trouvé dégueulasse ces hommes d'âge mûr qui débauchent des adolescentes. Néanmoins, je suis toujours très méfiant des pudibonds pour qui leur morale « *est ce que l'impuissance est à la chasteté* » (Robespierre). Si, « *un homme ça s'empêche* » (Camus), personne n'est à l'abri d'un faux pas, fruit de la passion amoureuse. Cela précisé, Jacquot fait partie de cette bourgeoisie libérale-libertine qui n'a eu de cesse de vouloir réhabiliter Sade. Il réalisera un film à sa gloire, en 2000, avec Daniel Auteuil. Ce long métrage reçut un accueil dithyrambique de la critique parisienne, dénuée tout esprit critique sur la réalité de Sade. C'est cette même critique qui se dresse aujourd'hui indignée pour défendre les jeunes femmes. Les actes et écrits de Sade ne semblent, en revanche, ne pas l'avoir dérangé. Dany-Robert Dufour a longuement développé ce phénomène dans son essai *La Cité perverse*. Le philosophe montre en quoi Sade préfigure l'accomplissement dans la perversité de la logique libérale. Cette dernière exempte les individus « *des Lois gouvernant notre nature, celles de la différence sexuelle et de la différence générationnelle, et a réorganisé les grandes institutions en ce sens* » ; « *Ce "projet pervers" a été préparé de longue main. Comme nous l'avons montré, l'arrivée de cette personnalité perverse est annoncée depuis plus de deux siècles par Sade, qui a non seulement construit (littérairement et philosophiquement), avec une constance logique impressionnante, cette personnalité, mais qui, en plus, s'est livré à un extraordinaire prosélytisme pour la promouvoir.* » Dans *Salò ou les 120 journées de Sodome*, Pier Paolo Pasolini a filmé à la lettre les scènes écrites et décrites par Sade. Le résultat en est un film insoutenable. Le réalisateur place les laudateurs du « divin marquis » devant leurs responsabilités. Cela n'empêchera pas, bien au contraire, tout un cénacle d'artistes de se présenter comme de fervents promoteur de l'œuvre sadienne. En son hommage, un prix Sade est même créé en 2001. On y retrouve des personnalités du monde littéraire comme Frédéric Beigbeder, Marcela Iacub ou Catherine Millet. Personnalité emblématique de ce milieu, l'écrivain Philippe Sollers conclura dans son *Sade contre l'Être Suprême*⁽⁴⁾ : « *Que notre projet soit clair, en tout cas : nous ne souhaitons pas autre chose que l'accélération de ce sympathique courant clandestin. Oui, nous ne demandons qu'à renforcer, en quelque sorte, ce chuchotement en faveur de Sade* ».

Que conseiller alors aux artistes ?

Pour vendre Emmanuel Macron, il est établi que l'ensemble des mass média ont délibérément menti sur la différence d'âge du couple présidentiel. Un seul exemple, – mais c'était le cas partout ailleurs dans les mass médias –, avec le « quotidien de référence ». *Le Monde* affirmait le 27 août 2014 : « *Emmanuel Macron s'est marié avec Brigitte Trogneux, de vingt ans son aînée, rencontrée alors qu'elle était sa professeur de français en première au lycée Henri IV.* » Leur différence d'âge est en fait de 24 ans, ce qui change beaucoup dans le cas présent face à la loi. La journaliste Sylvie Bommel a publié un livre intitulé *Il venait d'avoir dix-sept ans* (JC Lattès, 2019). Ce qui est l'âge de la thèse médiatico-politique officielle. En réalité, alors qu'Emmanuel Macron n'avait que 15 ans, sa famille a failli porter plainte contre son professeur pour détournement de mineur⁽⁵⁾. Brigitte Macron l'a avoué elle-même dans *Paris Match*, le 16 novembre 2023 : « *C'était le bazar dans ma tête. Au moment de la mort de mon père, j'étais prise dans un ouragan intérieur. Pour moi, un garçon si jeune, c'était rédhibitoire.* » Elle l'a rencontré alors qu'il avait 14 ans. Des enseignants, hommes ou femmes, sont actuellement en prison pour un débauchage moins grave. Qu'attend le show biz pour s'indigner de ce secret de Polichinelle ? Il s'agit d'un tabou sur lequel repose aujourd'hui le sommet de la République française. Ce qui est assez extraordinaire. Il est interdit d'en faire état sous peine d'être instantanément affligé des pires insultes. Nous n'avons pas de certitudes définitives sur le sexe de madame Macron, mais, là, les faits sont établis. Voilà qui interroge sur l'ampleur des mensonges possibles dans une société, sur ces archaïsmes, nous qui nous pensons tellement libérés du passé. Les secrets les plus exposés sont les mieux gardés. Tout cela nous a été vendu, au contraire, comme une belle histoire d'amour. Le plus paradoxal est que M. Macron en appelle à la justice et au droit pour faire taire ces « rumeurs ». Voilà un excellent thème de films, de pièce de théâtre ou sujet d'indignation lors de leurs insupportables soirées d'auto-congratulations. Chiche ?

Vous y croyez ?

Olivier Rey explique que si les Américains n'étaient pas allés sur la Lune, les Russes auraient eu les moyens de le voir et l'auraient dit. Certes, c'est un argument. Il n'en demeure pas moins un parmi d'autres car de multiples autres alimentent, avec sérieux, la thèse d'une falsification. Le pire restant d'être péremptoire, dans un sens comme dans l'autre. Pour expliquer la possibilité d'un mensonge d'État, prenons le cas des religions. Dans un cadre rationaliste, leurs fondements relèvent par nature de « *fake news* » : un homme ressuscité pour le christianisme, un récit incrédible pour l'islam, un peuple élu pour le judaïsme, etc. Certains esprits se sont d'ailleurs déjà élevés pour demander leur interdiction. Néanmoins, innombrables sont ceux qui ont été décapités, brûlés, torturés tout au long de l'histoire pour avoir qualifié ces croyances de mensonges. Ce sont même les sociétés toutes entières qui reposaient sur elles. Dans le cas de l'affaire de pédocriminalité de Brigitte Macron, nous observons bien que nous sommes confrontés au phénomène d'un tabou. Tout à la défense de la Macronie, les mass média dénoncent : « *Ces fausses informations évoquent même un lien entre Brigitte Macron et la pédocriminalité* » (in *Le Journal du dimanche*, 8 mars 2024). Parfaite accusation inversatoire. Le lien est établi. Mais nous voyons que le simple fait de l'évoquer provoque immédiatement le raidissement des visages, la gêne, et que les excuses fusent alors pour se détourner du sujet. L'exposition du mensonge ne garantit en rien la condamnation de son auteur. Au contraire. Imaginons que demain le sexe masculin de Brigitte Macron soit révélé. Nous pouvons déjà imaginer la réponse des mass média : « *C'est la faute des Français qui n'étaient pas mûrs pour l'entendre* ».

3 mai 2024 (Kairospresse.be)

Notes et références

1. *La Double pensée. Retour sur la question libérale*, Flammarion, 2008.
2. *Vie quotidienne des écrivains et artistes sous l'Occupation*, Hachette, 1992.
3. « Pas de changement pour Avatar II », site de *Kairos*, www.kairospresse.be/pas-de-changement-pour-avatar-ii.
4. Gallimard, 1996.
5. « “Restez loin de mon garçon jusqu'à ce qu'il ait 18 ans !” Comment Emmanuel Macron a été exilé à Paris par son père pour le « sauver » d'un professeur d'art dramatique de 24 ans son aîné... », titre du *Daily Mail*, 26 avril 2017. « Sa professeur de français Jeanne Verdier a admis avoir découvert qu'Emmanuel s'était infiltré pour Paris en septembre et que ses parents étaient à deux doigts de porter plainte », Hervé Algalarrondo *Deux jeunesses françaises*, publié chez Grasset 2021. D'autres ouvrages témoignent tous de ce fait.

À Tomorrowland Winter, les riches clubbeurs en plein déni climatique



Étrillé par des associations écologistes, le festival Tomorrowland Winter se tient à l'Alpe d'Huez, au cœur des Alpes françaises. Sur place, les riches festivaliers ont du mal à comprendre les critiques.

L'Alpe d'Huez (Isère), reportage

Les pieds dans la neige, ils sont plusieurs centaines à danser et à chanter face aux montagnes. Derrière les platines, la star néerlandaise de l'électro, Afrojack, est abritée sous un immense décor d'oiseau qui déploie ses ailes, prêt à s'envoler. Au fond, les skieurs dévalent les pistes sous un soleil printanier. En ce samedi après-midi de la mi-mars, la température est douce. Si certains festivaliers sont en tenue de ski, d'autres portent simplement un tee-shirt. Des fumigènes et effets pyrotechniques s'élancent dans les airs. Nous sommes à 2 400 mètres d'altitude.

Bienvenue au festival Tomorrowland Winter à l'Alpe d'Huez. Le plus gros événement de musique électronique du monde, créé en Belgique en 2005, tient pour la quatrième fois sa version hivernale dans la station iséroise, du 16 au 23 mars. Un événement décrié par plusieurs associations et collectifs, notamment pour son « *bilan carbone outrancier* » et les nuisances sonores et visuelles générées à quelques centaines de mètres du parc national des Écrins.

Ski, électro et champagne

Vingt-deux mille personnes sont attendues, dont la moitié venue de l'étranger, sur les huit scènes que compte le festival, dont quatre en altitude. Ces fêtards disposent d'un fort pouvoir d'achat : le prix du billet d'entrée pour une semaine, qui comprend un forfait de ski, démarre à 675 euros. La facture peut grimper jusqu'à 1 405 euros, sans compter l'hébergement ni le transport.

C'est notamment pour ce décor de carte postale qu'Anna et Martin ont fait le déplacement depuis Oslo (Norvège), en voiture. Le drapeau de leur pays affiché en évidence, le couple danse derrière des rambardes, un verre à la main, sur le côté de la foule. Nous sommes ici dans l'espace *Comfort* de l'événement, réservé aux festivaliers qui ont payé les billets les plus chers. Sur leur table trône une bouteille de champagne rosé.

De là où ils sont, « *on est assez près du DJ et on a de l'espace pour danser* », expliquent-ils, les visages souriants, l'air heureux d'être là. Ils n'ont pas hésité à parcourir 2 300 kilomètres, parce que « *Tomorrowland Winter, entre la musique et les montagnes, c'est le meilleur festival du monde !* »,

s'exclame Martin, qui dit avoir écumé les plus grands festivals d'Europe. Le couple ne skie pas vraiment, toutes les scènes sont accessibles pour les piétons en téléphérique. Âgés de 38 et 35 ans, Martin et Anna ont déboursé 5 000 euros à eux deux pour passer la semaine dans « *ce décor de rêve* ». Une somme qu'ils peuvent aisément déboursier grâce à leur salaire de promoteurs immobiliers.



Figure 1: Martin et Anna sont venus de Norvège en voiture pour participer à Tomorrowland Winter. © Jeanne Cassard / Reporterre

« Il faut bien vivre »

Le couple ne comprend pas les critiques adressées au festival. Pour Anna, il faut relativiser la pollution du festival : « *Tout le monde ne vient pas en avion, regardez-nous* ». Aussi, « *rencontrer des gens de toute la planète, c'est tout l'intérêt de Tomorrowland* ». Ils se disent conscients du changement climatique, « *mais bon, il faut bien vivre* ». La discussion s'arrête là, les deux fêtards sont là pour s'amuser, pas pour converser sur la hausse des températures.

Sur la table d'à côté, Redah et Franz se prennent en selfie, un magnum de champagne posé à côté. Son prix ? 300 euros. « *Ce n'est pas très cher pour un magnum, en boîte de nuit ça peut grimper bien plus haut* », dit Redah, lunettes de soleil noires sur le nez. Le Parisien de 23 ans comprend les critiques des opposants au festival : « *Plus le décor est grandiose, plus ça pollue, c'est évident* ».

Toutefois, « *il ne faut pas faire reposer toute la responsabilité sur les festivaliers de manière individuelle, c'est tout un schéma économique qui est en cause, on ne peut pas lutter contre* », estime-t-il. Pour le jeune homme, « *il faudrait mettre en place un système de compensation pour ce genre d'évènement, comme on le fait déjà avec les avions en replantant des arbres* ». En réalité, les mécanismes de compensation carbone visant à alléger la conscience écologique des voyageurs aériens ne sont pas efficaces.

« *Ce festival, c'est de l'argent pour la station, tant mieux pour les commerçants* », estime Sebastian, croisé un peu plus haut sur la scène Frozen Lotus, située au niveau de l'enseigne de restaurants festifs La Folie Douce. Le Colombien est venu rendre visite à son amie Manuela quelques jours à Barcelone, et ils ont souhaité faire un crochet par Tomorrowland Winter, juste pour le week-end, en avion. Coût du séjour pour les deux amis : 800 euros. Aussi, « *si on arrête le festival, il reste le ski et ça aussi ça a un impact sur l'environnement* », indique le jeune homme.

« La neige était bien meilleure au Japon ! »

À 16 heures, c'est la fin du set. Tandis que la moitié des festivaliers recharge ses skis, les autres repartent à pied rejoindre le téléphérique qui les ramène en bas de la station. Un peu plus loin sur les pistes, Elaine est bien visible avec son anorak rose. Après une journée de snowboard, elle se dit fatiguée par le décalage

horaire. Il faut dire qu'elle a fait le voyage depuis Sydney, en Australie, juste pour passer la semaine ici, puis quelques jours à Nice. Elle ne s'est pas arrêtée à Paris, elle y est déjà allée deux fois.



De nombreux festivaliers sont en tee-shirt sous le soleil printanier. © Jeanne Cassard / Reporterre

« Des amis qui habitent à New York, en Chine et à Singapour m'ont proposé de les rejoindre, ils viennent au festival chaque année », explique la jeune femme de 30 ans, ses longs cheveux noirs cachés sous son casque. Si elle ne sait pas combien exactement ces vacances lui ont coûté, la banquière a déboursé 1 500 euros rien que pour le vol.

La médaille d'or du « saccage des cimes »

Ravie d'être là, Élaïne est tout de même un peu déçue par la qualité de la neige, « c'est de la soupe, il y a beaucoup d'eau ». Pour elle, pas de doute, c'est à cause du réchauffement climatique : « C'est de pire en pire, en Australie, c'est pareil, avant on pouvait skier quatre mois de l'année. Maintenant il y a seulement de la neige en juillet et en août ». Au Japon le mois dernier, « la neige était bien meilleure ! » Celle qui prend l'avion plusieurs fois par an pour voyager ne fait pas le lien entre son mode de vie et le climat qui se réchauffe. Les nuisances sonores et visuelles pour la faune pendant le festival ? « Je n'y avais pas pensé », dit-elle, l'air un peu gêné. Avant de rejoindre ses amis, qui préfèrent danser que skier, elle propose de prendre un selfie et de le poster sur Instagram.

« Les technologies permettront de fabriquer de la neige en quantité suffisante d'ici les prochaines années », affirme quant à lui Mads, qui rêvait de participer à ce festival et est venu du Danemark avec deux amis.

Après une pause de trois heures, à 19 heures, la fête reprend en bas de la station. *Freed from Desire* de Gala, *Sexy Bitch* de David Guetta, et même *Vois sur ton chemin*, du film *Les Choristes*... Tandis que les remix s'enchaînent sur la scène Core, les festivaliers dansent, les bras en l'air, au rythme de la techno.

À l'extérieur, Valeria et Soven rejoignent la file d'attente d'un des nombreux stands de nourriture. Venus de Londres en avion, ils en ont eu pour 1 500 euros par personne pour la semaine. « On était déjà venu l'année dernière, ici c'est la parfaite combinaison entre la montagne et la musique », racontent-ils. S'ils ont vu un peu plus tôt dans l'après-midi la cinquantaine de manifestants du collectif Stop Tomorrowland Alpe d'Huez pendant leur marche festive dans le village, ils n'ont pas compris leurs revendications. Après explications, le couple explique n'avoir aucun avis sur les problématiques soulevées par les manifestants, ni sur le réchauffement climatique en général.

Les opposants ont symboliquement remis la médaille d'or du « saccage des cimes » à la mairie de l'Alpe d'Huez pour avoir accepté d'accueillir ce festival jusqu'en 2030, tout en se targuant d'être l'« inspiration d'un mode de vie durable » et « créateur de solutions pour un meilleur avenir ».

Jeanne CASSARD, 18 mars 2024 (Reporterre)

Les paroles de la chanson de Michel Bühler

« Un village »

Il est écrit « Bienvenue » à l'entrée du village
Sur un panneau en bois entouré d' géraniums
Après, y a l'abribus où l' car du ramassage
Chaque matin prend deux gosses qui mâchent du chewing-gum
Autour, c'est du maïs, du colza, des patates
L' seul paysan qui reste – endetté jusqu'au cou –
Répand 'vec son tracteur les engrais, les phosphates
Faut bien que la terre donne de l'argent, des gros sous
L'avait été question d'une zone industrielle
Qu'aurait p't-être apporté un p'tit boulot pour lui
Puis, y a rien qui s'est fait, la seule bicoque nouvelle
C't un hangar où végètent trois poulets en batterie
Au moment des récoltes, des Polonais, au noir,
Payés à coups d' lance-pierres se penchent sur les champs
C'est c' qu'on pourrait appeler un patelin sans histoire
Un p'tit bled bien d' chez nous, presque pareil qu' dans l' bon temps

Y a des réverbères neufs, on dirait des anciens
Des fermes rénovées avec tuiles vieilles
Avec pierres apparentes, grilles en fer, p'tits jardins
Et garages pour quatre-quatre dans l'ancienne écurie
La fontaine où jadis on abreuvait l' bétail
On l'a remplie d' terreau, r'couverte de capucines
De toute façon, la flotte n' valait plus rien qui vaille
Vu la décharge qui dort là-haut, dans la colline
On voit des traces de lettres sur le mur d'une p'tite maison
Ça d'vait être l'épicerie, à c' qu'on dit, à c' qu'on croit
De l'école, reste juste le perron, le clocheton
Pour l' bistrot y a des doutes : où était-il? On n' sait pas
Y a un couple de profs tiers-mondistes vaguement
Z'ont voulu faire une fête d'avant chez eux, dans la rue
Pour créer des liens, tu parles, pour rapprocher les gens
Z'ont pas vu un pelé, pas un tondu non plus

Quand y a un vieux qui claque, faut voir ça dans l' quartier
Tous les vautours qui s' pointent, promoteurs, antiquaires
Et le mort est à peine refroidi, enterré
Qu'on a d'jà liquidé toute sa vie aux enchères
L' dernier qu'a tout acheté c't un type bien, c't un banquier,
Sa femme qu'adore l'air pur s' voit d'jà faire la fermière
Dans c' qu'on pourrait appeler un endroit préservé
Plantera du biologique, cultivera comme naguère
C'est pas tout, y a, plus loin, posées sur l' bord d' la route
D' ces villas mitoyennes où ça vit bien à l'aise
Crépi façon Provence, elles se ressemblent toutes
Avec le parasol, la table et les quatre chaises
Sur les p'louses ont fleuri les piscines en plastique
Les paraboles pointées vers un bout d' l'infini
Dommage que juste au-d'ssus, y a la ligne électrique
Et ces foutus pylônes qui font d' l'ombre à midi

Y a les ados piercés, pantalons sur les fesses
Qui se la jouent rebelle et consomment à tout va
Des r'traités qu'aimeraient bien retrouver leur jeunesse
Et font d' la gymnastique un peu comme les Chinois
On tond l' gazon l' sam'di, on astique la bagnole
Et puis on s' tape trente bornes jusqu'au centre commercial
On remplit l' monospace de bidoche et d' picole
On engueule le gamin qu'est vraiment infernal
Sur des affiches y a d' chouettes gonzesses qui montrent leur cul
Un cow-boy sur son ch'val qui fume et dit « Be free ! »
Le dimanche, c'est plus calme, odeur des barbecues
Transistors, crème solaire et voisins qui s'épient
Bref, il manque rien là pour nager dans l' bonheur
Y a tout : la liberté et le progrès qu'avance
Le paradis sur Terre, pour le chercher ailleurs,
Faut être naze, il est là! C'est-y pas l'évidence?

Si tu veux des racines, si t'as b'soin d'authentique
Si t'as trois sous d'avant toi et pis qu' t'es propre et blanc

Ben ouais, faut quand même pas que n'importe qui rapplique
Viens t'installer ici, tout est prêt, on t'attend

Il est écrit « Bienvenue » à l'entrée du village
Sur un panneau en bois entouré d' géraniums...

Virée avec les Oiselles, l'orchestre féministe à vélo



Ces musiciennes se déplacent de village en village... en vélo. Jusqu'au 7 avril, Les Oiselles, un orchestre cyclo-itinérant, joue dans l'Hérault pour une première tournée 100 % féminine.

Villeneuve (Hérault), reportage

« *On est des meufs et on envoie du bois !* » avertissait Sarah avec défi, quelques heures avant leur première entre femmes jeudi 28 mars, à Villeneuve. Cette Ariégeoise aux longs cheveux blonds a fini par troquer son vélo pour une guitare et un micro. Ses partenaires, venues de Bretagne, de Haute-Savoie ou de région parisienne se sont saisies de leurs accordéon, trompette, flûte, clarinette, percussion, et même soubassophone. Après une répétition en jogging et en cycliste, les musiciennes ont revêtu leurs vêtements de scène. Des froufrous par-ci, une fleur par-là, un bandeau, un chapeau, du bleu, du rose, du doré, du vert...

La toute jeune formation, constituée en début d'année, est issue du collectif (mixte) du même nom : les Oiseaux de trottoir, qui se définit comme « *orchestre chansonnier à géométrie variable et vocation voyageuse* ». Les Oiseaux, c'est un groupe mouvant qui se retrouve lors de résidences ou de tournées, plusieurs fois par an, et toujours en privilégiant la mobilité douce. Créé par quatre musiciens pendant le Covid, le projet a fait des petits partout où il est passé, au point de regrouper aujourd'hui plus de 150 membres dans toute la France.

Ces professionnels et amateurs sont âgés de 25 à 40 ans – pour la plupart. L'un des membres a plus de 70 ans, sans compter les enfants des uns et des autres qui rejoignent l'orchestre dès qu'ils sont en âge de tenir un instrument. « *On est ouvert à tous les niveaux, musicaux, mais aussi de vélo* », résume Héroïse. En tournée, les groupes sont ensuite constitués en trouvant un équilibre entre les différents instruments et l'expérience des musiciens.

« *Pour moi les Oiseaux, c'est la concrétisation d'un engagement politique, social et environnemental* », témoigne Sarah, en réajustant son casque, prête à avaler les 10 km qui la séparent de la prochaine étape. Avec cet orchestre, elle a trouvé un espace d'émancipation unique. « *C'est aussi un lieu d'expérimentation : comment faire fonctionner un groupe en sortant du leadership d'une personne et de la hiérarchie ? Comment donner sa place à chaque individu dans le collectif ? Comment transmettre les morceaux aux nouveaux venus ?* »

Pour ces Oiselles, cette première tournée en non-mixité est une manière de questionner la place des femmes au sein du collectif.



En tournée, les groupes sont ensuite constitués en trouvant un équilibre entre les différents instruments et l'expérience des musiciens. © David Richard / Reporterre

Il a suffi d'un courriel pour se rendre compte que nombre d'entre elles attendaient cette proposition. Sans les hommes, les Oiselles osent davantage. « *Interpréter I am, dans un autre contexte, je ne suis pas sûre que je l'aurais fait* », témoigne Héloïse. Pour l'occasion, la jeune femme a fait près de 400 km depuis l'Ardèche. Comme beaucoup de membres des Oiselles, elle travaille à son compte (comme psychologue), ce qui lui permet de se joindre à cet orchestre voyageur plusieurs semaines dans l'année.

Héloïse a aussi profité de cette formation féminine pour s'essayer à la caisse claire. « *Au pôle basses, aux percussions et au soubassophone, en général, on voit plutôt des hommes* », explique-t-elle. C'est aussi le cas pour l'arrangement des morceaux, l'ingénierie du son ou la direction de l'orchestre... Car même dans ce collectif où personne n'est affecté à un rôle ou à un instrument, les schémas du patriarcat se reproduisent.

Sans « *les piliers* » historiques de l'orchestre, les Oiselles semblaient en tout cas à l'aise. La nervosité a vite laissé place à une fierté collective. « *On a montré qu'on arrivait à faire danser et à se faire plaisir !* » exulte Marie, la clarinettiste brestoise, après le premier concert qui a réuni 300 personnes.

Chaque jour, après plusieurs dizaines de kilomètres de vélo et un repas sur le pouce, les répétitions reprennent. En ce jeudi ensoleillé, face à l'orchestre installé sous un grand frêne, Anaïs bat la mesure avec une certaine gravité. Son sérieux tranche avec l'hilarité générale, mais très vite les dix-sept musiciennes se mettent au diapason. Méthodiquement, elles reprennent chaque mesure jusqu'à en être satisfaite. « *Les trompettes et trombones, c'était trop cool ! Il faut juste y croire dès le début* », encourage Anaïs, tout en préparant son violon pour le prochain morceau.

Le vélo, secret de la longévité

Cette jeune femme d'à peine 30 ans est la cheville ouvrière de cette tournée dans l'Hérault, le département de son enfance. L'idée d'une tournée entre musiciennes, lancée par une autre Oiselle, l'a tout de suite interpellée. « *Je n'ai pas l'habitude de la mixité choisie, mais j'avais envie de tenter l'expérience*, raconte-t-elle. *Même si j'adore les gars, quand ils sont là, je me juge, je suis plus dure avec moi-même et j'ai la sensation qu'il y a plus de rivalité entre les meufs* », analyse Anaïs, musicienne depuis plus de vingt ans et en passe de devenir professionnelle.

Une pression que d'autres ressentent également, y compris sur la route. « *On pédale et on fait la fête, comme d'habitude, mais pas au même rythme*, explique Solène. *Pour une fois, je commence la tournée sans être fatiguée !* » Cette fois, pas d'étape de plus de 50 km avec un col à franchir avant un concert. Anaïs a

concocté une tournée de douze jours et quelque 250 kilomètres. Avec chaque soir un concert dans une nouvelle commune.



L'orchestre répète sous les arbres. © David Richard / Reporterre



La spécificité des Oiseaux et des Oiselles : les déplacements en mobilités douces. © David Richard / Reporterre

Et pour ce qui est de l'itinérance, tout se passe « *en mode oiseaux* ». Des matelas installés dans des salles ou des bivouacs dans les jardins, une douche quand l'occasion se présente et des repas préparés au réchaud par une cuisinière différente chaque jour. « *On sait déjà où on va dormir, on nous propose un repas chaque soir sur nos lieux de concerts... Par rapport à d'autres tournées, c'est plutôt confortable* », assure Anaïs. L'objectif étant simplement de ne pas perdre d'argent.

Outre la musique, l'autre point commun des Oiseaux et des Oiselles est, sans aucun doute, le goût du voyage. C'est même le cœur du collectif. Depuis quatre ans, les tournées ont été organisées, en vélo surtout, mais aussi en voilier, en ski, en kayak ou en randonnée. Le tout accompagné de voiture-balai pour les affaires, les repas et les instruments.

« J'ai mis trois tournées à me mettre au vélo... Je me disais que je n'en étais pas capable physiquement. Aujourd'hui je n'ai plus du tout envie de prendre la voiture ! », dit Solène. Compagne de l'un des fondateurs du projet et membre des Oiseaux depuis leur début, cette flûtiste considère même que c'est là le secret de la longévité : « Le fait d'avoir des pauses vélo, un effort physique... Ce n'est pas la même fatigue et ça crée une cohésion différente. »



« On est ouvert à tous les niveaux, musicaux, mais aussi de vélo », résume Héloïse © David Richard / Reporterre



Sarah : « Les Oiseaux, c'est la concrétisation d'un engagement politique, social et environnemental. » © David Richard / Reporterre

Une manière également de ralentir pour apprécier ce temps passé sur la route. « J'ai l'impression de découvrir une France que je ne connaissais pas », témoigne Anaïs, émerveillée. Des causses méditerranéens aux montagnes jurassiennes en passant par la côte bretonne et les vallées corrésiennes, plusieurs fois par an, les musiciens voyagent au gré de leurs envies et surtout de l'énergie des volontaires pour organiser des dates.

Sur les marchés et dans les fêtes de village, dans des fermes, des bars, des campings, ou simplement dans la rue, les Oiseaux de trottoir et leur bouillon de création sont partout chez eux ! « C'est une musique

vivante », insiste Anaïs quelques minutes avant le début du concert. Que le public vienne en nombre ou non, pour l'orchestre, l'enjeu est le même : transmettre une énergie musicale joyeuse dans des lieux parfois éloignés de la culture.

En l'occurrence, jeudi 28 mars, à Villeneuve, une cinquantaine de spectateurs avaient fait le déplacement. Une majorité de retraités venus oublier « *ces temps moroses* », ainsi que quelques familles. De Calypso Rose, en passant par Anne Sylvestre, Lynda Lemay ou la rappeuse Kenny Arkana, le répertoire se veut éclectique.

Quand résonne la chanson des Penn Sardin interprétée *a cappella*, la salle est parcourue d'un frisson. Le poing levé, Corinne, doyenne des Oiselles, conclut avec force : « *Reprendre la musique partout et pour tous, c'est notre manière de nous battre !* » Le 7 avril, les Oiselles de trottoir donneront leur dernier concert à Sauclières dans l'Aveyron. Certaines rejoindront l'orchestre mixte dans les Alpes dès le mois de mai.

Pauline DE DEUS et David RICHARD (photographies) , 6 avril 2024 (Reporterre)

Alain Damasio : « Il faut battre le capitalisme sur le terrain du désir »



Alain Damasio, écrivain, publie *Vallée du silicium* (Seuil), des chroniques et une nouvelle science-fiction inspirées de son séjour dans la Silicon Valley, aux États-Unis. « *La matérialité du monde est une mélancolie désormais* », annonce le bandeau du livre.

L'écrivain Alain Damasio sort *Vallée du silicium*, chroniques inspirées d'un voyage dans la Silicon Valley californienne. « Les technocapitalistes visent la libération individuelle, ils vivent dans un élitisme absolu », dit-il.

Reporterre — Quelle conception de l'avenir les technocapitalistes de la Silicon Valley ont-ils ?

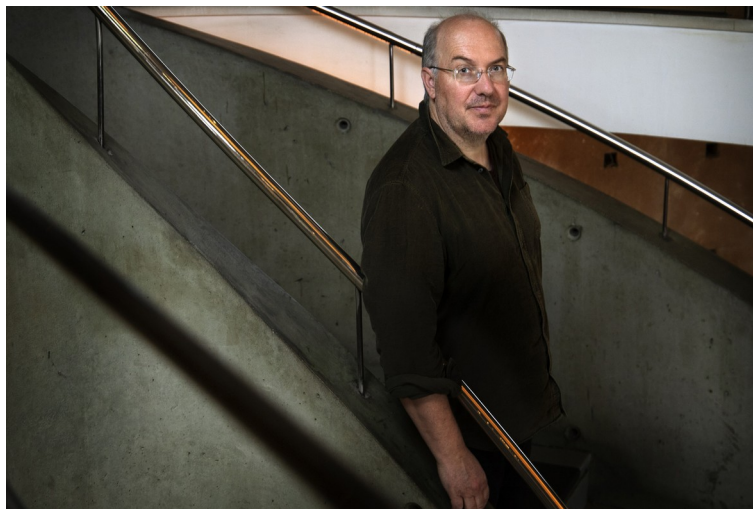
Alain Damasio — Un avenir où l'innovation technologique continuera à constituer la norme, quel que soit son impact sur nos ressources terrestres. Un avenir où le désirable pour l'humain serait son augmentation (cognitive, physique) au sens du transhumanisme. Un avenir où l'épanouissement individuel par la technologie doit primer sur les liens aux autres et aux vivants.

Ton livre se présente comme une démarche anthropologique. Pourquoi ?

À l'origine, je ne l'ai pas intentionnellement construit comme ça, mais dès que tu t'interroges sur ce que la technologie fait à l'homme, tu déploies nécessairement des réflexions sur l'espèce humaine et son évolution, sur la manière dont le numérique nous transforme et dont la Silicon Valley nous façonne. Un champ crucial reste celui du corps. Les transhumanistes ont ce mot terrible pour le désigner : *meat*. La viande. C'est une chair morte, non irriguée. Seul le système nerveux central compte. Le reste, la chair frissonnante, les muscles, toutes nos sensations, notre sensualité fine, ne les intéressent pas, parce que cela ne véhicule pas d'information exploitable dans le régime de la trace. Ce corps est maintenu en forme par le *fitness* ou la course dans le seul but que le cerveau et le système d'informations puissent fonctionner. Le corps est conçu et vécu comme une machine. La nourriture est énergie. Le sport est une hygiène. Le cerveau s'optimise. Le bien-être s'algorithme. Ce corps est désaffecté, désinvesti. C'est un corps qu'on ne sent plus, qui n'a plus d'existence et qui ne te sollicite plus parce qu'il est maintenu dans un environnement climatisé, souvent assis, et dans une absence de mobilisation émotionnelle et affective.

Cette vision machinique du corps peut être reliée à celle de la planète. Quelle conception les gens de la Silicon Valley ont-ils de la planète Terre ?

La façon dont ils traitent les corps fait écho à la façon dont ils traitent la planète. Dans les deux cas, ils se vivent comme maître et possesseur de la nature – de *ma* nature pour le corps. Leur degré de conscience écologique très faible m'a frappé : le peu de magasins bios par rapport à la France, par exemple. L'alimentation reste un sujet dépolitisé chez eux. La prise de conscience de l'élevage, de ce qu'il faut pour produire la malbouffe m'a semblé inexistante. Les Californiens vivent sous une climatisation constante, et ne supportent plus que le corps sorte d'une fourchette entre 20 et 25 °C, ce qui devient aussi la norme en Europe. Maintenir un corps humain à ces températures en permanence représente une dépense énergétique énorme. Pour que ce corps n'ait plus besoin de faire le moindre effort, le climat a été domestiqué. Autant, en France, nous sommes en retard de dix ans sur leurs usages quotidiens de la technologie, autant, dans cette Californie *techie* [passionnée de technologie], la prise de conscience écologique m'a paru très « arriérée ».



« Il faut sortir de la peur de l'autre : se confronter à l'altérité entraîne forcément de l'imprévisibilité, de l'inattendu, de la menace. » © Patrice Normand / Reporterre

Dans « Homo deus », Yuval Noah Harari parle de « surhommes » et de « castes inférieures », à propos de la société future créée par le développement des technologies. Penses-tu que cela décrit la vision des technocapitalistes ?

Ils vivent effectivement dans un élitisme « *naturel* ». Les leaders de la Tech n'ont pas la naïveté de croire que les apports transhumanistes puissent être universalisés. Ce n'est pas leur problème. Ils sont structurés autour de la libération individuelle, l'évidence de s'extraire des régulations étatiques, l'inégalité sociale comme une conséquence inévitable de l'accumulation du capital. Donc le transhumain est conçu pour une petite élite. Et peu importe que cette augmentation soit souvent strictement quantitative, oublie toute intelligence relationnelle ou émotionnelle et qu'elle trahisse une vision de sociopathe.

Le technocapitalisme se militarise, nous fait-il la guerre ?

Je ne pense pas qu'il fait la guerre au sens où il aurait une volonté politique d'exercer un pouvoir sur les populations. C'est un système très pragmatique, fondé sur l'action et dont le seul objectif reste la maximisation du profit. Ce qui implique bien sûr un large spectre de manipulations comportementales pour opérer. La Silicon Valley exerce des effets de pouvoir colossaux, qui sont d'abord un pouvoir sur les usages et les pratiques, le rapport concret à son environnement, aux autres, un impact induit sur la gestuelle et le corps. Bien sûr, les pouvoirs établis, les gouvernements, les médias *mainstream*, les armées et les polices, récupèrent ces outils pour leurs propres besoins et renforcer leur contrôle, leur influence ou leur maîtrise sur nos vies. Mais selon moi, l'impact de la Tech est d'abord anthropologique et « *souple* » avant d'être militaire ou sécuritaire.

Dans ton livre, tu soulignes la tension entre peur et liberté. Est-ce une des tensions les plus fortes du monde actuel ?

Oui. Il y a vingt ans, on se demandait où l'on se situait sur une ligne entre liberté et sécurité, et dans quelle mesure des pratiques libres et émancipatrices étaient favorisées par rapport à des pratiques sécuritaires et identitaires. Cette tension a été enfouie tellement les logiques sécuritaires l'ont emporté, ce qui explique ce grave décalage du spectre politique vers la droite, en Europe et ailleurs. Selon moi, ce phénomène a aussi une origine anthropotechnique : la logique immunitaire hygiéniste appliquée au corps aboutit à la sensation que tout devient dangereux. Plus tu es protégé et plus tu te protèges, plus le technococon devient épais et plus tu filtres tes rapports aux autres, si bien que la moindre intrusion, agression, harcèlement ou confrontation à l'altérité te paraît problématique et difficile. Et donc, tu vas demander encore plus de sécurité et de protection. Ce cercle vicieux tend vers quelque chose qu'il faut appeler l'immunité. Mais immunité partout, humanité nulle part !



« La logique immunitaire hygiéniste appliquée au corps aboutit à la sensation que tout devient dangereux. » © Patrice Normand / Reporterre

Et cette logique du tout sécuritaire conduit à un repli sur soi...

Oui, alors que pour être libre, il faut accepter que les liens que tu vas tisser avec les autres te libèrent et ne sont ni des chaînes, ni des dangers, ni des menaces. Il faut sortir de la peur de l'autre : se confronter à l'altérité entraîne forcément de se confronter à l'inattendu, à l'imprévisible, à ce qui peut te déstabiliser. La principale critique que je forme envers nos technologies quotidiennes est qu'elles conjurent l'altérité. Elles sont construites pour fabriquer de l'identique. *Home* est son biotope : le petit chez-moi, familial, le cocooné, le confortable, le cajolé. Sauf que cette vision, et les pratiques de rejet qui l'accompagnent nécessairement, sont d'une grande violence pour les gens qui n'ont pas la possibilité de bénéficier de ce technococon égocentré.

Dans *Le ministère du futur*, Kim Stanley Robinson décrit la situation écologique et inégalitaire actuelle et imagine des écologistes tuer, prendre des milliardaires en otage, faire exploser des avions. Qu'en penses-tu ?

C'est la bonne solution aussi, à mes yeux. Je suis un partisan de l'action directe. On subit de façon trop molle et complaisante des actes d'une violence et d'une agressivité absolues. Les technocapitalistes ne se posent pas la question de ce que leur vision du monde produit sur nos vies ordinaires. Les actions directes, comme le sabotage, le brouillage, le piratage des chaînes de production, le boycott des produits, me semblent très souhaitables. Lorsqu'on dit ça, on donne l'impression d'être radical et hystérique alors qu'on énonce une banalité lucide. Ce qui est radical est ce que la Tech fait : ne pas s'interroger sur l'impact de la production d'une voiture électrique sur le travail des enfants en Afrique, par exemple, ou le pillage minier. Il faut stopper, invalider et inverser cette violence, la retourner. Et utiliser tous les moyens dont on dispose : le *hacking* [pénétrer illégalement dans un système informatique], les blocages, les occupations, la lutte des imaginaires, l'artivisme, les zad, etc. Il y a toujours des failles et il faut les utiliser. Mais aujourd'hui, très peu de militants sont prêts à prendre des risques parce que...

Parce qu'en face, il y a des appareils de répression de plus en plus élaborés et sophistiqués...

Complètement. C'est très intéressant de revoir l'histoire du mouvement Action directe dans les années 1970-1980. Ils pouvaient faire dix ou quinze actions avant que la police se mobilise ou qu'ils soient mis en prison. Aujourd'hui, des gens taguent une usine Lafarge et ils subissent une surveillance colossale, des peines de prison disproportionnées, quatre-vingt-seize heures de garde à vue. Le système répressif est d'autant plus féroce que les actions sont rares et modestes, c'est un paradoxe qui traduit un étouffement dans l'œuf de toute contestation. À nous d'être fins.

Cette surveillance est permise par l'intelligence artificielle et les instruments numériques.

On ne parle pas assez du couplage entre le régime de contrôle et le régime numérique. À partir du moment où le régime de contrôle, qui apparaît dans les années 1990, s'est couplé avec les possibilités du numérique, une puissance de feu colossale est apparue. Les degrés de surveillance et de finesse de contrôle n'ont jamais été aussi importants qu'à l'heure actuelle.

Quelle serait la résistance au système que tu décris et que nous subissons ?

Je n'aime pas le terme de résistance parce qu'il revient à considérer que malgré tout, le système va continuer à opérer, qu'il sera toujours dominant et que notre capacité est seulement d'en limiter les effets négatifs. Je pense qu'il faut construire des alternatives, proposer d'autres façons d'exister, de s'alimenter, d'habiter. Puis de montrer que ça marche et surtout que ça nous rend heureux et libre. Il faut battre le capitalisme sur le terrain du désir.



« Je pense qu'il faut construire des alternatives, proposer d'autres façons d'exister, de s'alimenter, d'habiter. » © Patrice Normand / Reporterre

C'est extrêmement difficile parce que le technocapitalisme est fondé sur l'accomplissement de désirs individuels et immédiats. Je détaille dans mes chroniques ces quatre machineries de désir très puissantes

que le technocapital active : la paresse plaisante, le pouvoir octroyé, la conjuration des peurs et des incertitudes et l'imaginaire du transhumain, cet antique désir « *d'être dieu* », d'échapper à notre finitude. Il faut ressusciter un désir qui fasse pièce à cette économie de désir qu'accomplit magistralement la consommation numérique. C'est un sacré défi, c'est un sacré combat.

Où se déploient aujourd'hui ces formes de résistance ?

De ce que j'observe, les nouvelles formes de libération se jouent désormais plutôt dans les zones rurales : campagnes, montagnes. Il y a un vrai retour à la terre, à l'image des années 1970. Beaucoup de communautés, d'oasis, de tiers lieux, de quarts lieux, de zones d'expérimentation, de zad se développent. Ça se passe sous les radars des médias urbains qui constituent la majorité des médias. Mais ça existe et ça résonne très au-delà des sites où ça naît, comme la zad de Notre-Dame l'a fait. Pour moi, l'espoir et les avancées concrètes se forment dans ces zones rurales et par ces expériences : maraîchage de montagne, économie du gratuit, intelligence collective, renouement aux forces du vivant, techniques de subsistance, fluidité de genres.

Je trouve l'idée de « zone » très forte. Il ne s'agit ni d'un domaine clos, ni d'une communauté autarcique, ni seulement d'un habitat partagé. C'est plus ouvert, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de frontières, ça rayonne et s'étend. On ne changera pas ce monde fondé sur les désirs individualisés et les échanges immatériels sans expérimenter en collectif, éprouver d'autres modes de vie qui destituent les effets de pouvoir, s'alimenter en bio, local et frais, trouver une autonomie énergétique, pratiquer le *low-tech* qui t'empuissante dans ton rapport à la techno, etc. Et surtout sans réactiver des liens au monde, au vivant et aux autres, qui te rendent plus vaste, plus joyeux et plus vif. On a besoin de lieux, d'espaces concrets pour ça et de pratiques incarnées, on a besoin de créer aussi, sans cesse, pour déjouer les machines de pouvoir qui nous pilotent.



Vallée du silicium, d'Alain Damasio, éditions Seuil, 2024, 336 p, 20 euros.

© Patrice Normand / Reporterre

Le texte de l'entretien écrit a été repris par Alain Damasio, il est donc adapté de l'entretien oral.

Hervé KEMPF et Patrice NORMAND (photographies)
19 avril 2024 (Reporterre)

Lutte écolo : « Le théâtre permet de chercher de nouveaux imaginaires »



En partant du quotidien, la pièce « Ça ne résonne pas / Ça résonne trop » nous interroge sur notre engagement face à la catastrophe écologique. Interview de Climène Perrin, autrice, comédienne et Meusienne en lutte contre Cigéo.

Comment agir face à la crise écologique ? C'est la question que se posent Climène Perrin, Chiara Boitani et Mathilde Chadeau dans leur pièce *Ça ne résonne pas / Ça résonne trop*, présentée du 21 au 24 mars au théâtre de la Commune à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis. Climène Perrin, 28 ans, comédienne et doctorante en études théâtrales, y interprète une militante aguerrie. Elle-même a rejoint en 2020 la lutte contre le projet Cigéo d'enfouissement des déchets radioactifs à Bure (Meuse). Elle vit désormais à Tréveray, à une quinzaine de kilomètres du futur centre de stockage, où elle a participé à l'ouverture d'un café associatif.

Reporterre l'a rencontrée pour évoquer son engagement, alors que la procédure d'expropriation de 300 propriétaires (de champs, de bois ou de routes autour de Cigéo) vient de commencer.

Reporterre – Comment votre pièce « Ça ne résonne pas / Ça résonne trop » pose-t-elle la question de l'action face à la catastrophe écologique ?

Climène Perrin – Chiara Boitani, Mathilde Chadeau et moi nous sommes rencontrées en master d'études théâtrales, au moment des marches pour le climat et des grèves Fridays For Future. Ce projet est né de notre rencontre, mais aussi de ce contexte de mobilisation autour de la catastrophe écologique. Son point de départ, c'est cette question : « *Que peut-on faire, quand on habite dans une métropole, entourées de plantes en pot et de béton ? Comment agir alors qu'on a cette impression très forte d'être loin de là où ça se passe, tout en étant traversées par l'urgence à agir et des émotions multiples telles que l'angoisse, la peur, la colère ou le déni ?* »

Dans cette pièce, deux amies se retrouvent dans l'appartement de l'une d'elles. La première est hantée par la catastrophe en cours, l'autre – mon personnage – est déjà militante. Les deux se demandent comment agir de là où elles se trouvent. Les quelques objets de l'appartement – une lampe, une table, une plante – servent de point de départ à leur réflexion. Elles traquent ce qu'il reste de vivant dans ces objets : la table fait écho à l'arbre dont elle est issue mais aussi aux feux de forêt. Elles font aussi le lien entre une lampe de chevet et le nucléaire qui lui fournit l'électricité.

L'idée est de partir de nos objets quotidiens, intimes, et de les replacer dans des échelles beaucoup plus grandes. Ce qui nous intéresse, c'est de réfléchir à partir de ce qui nous entoure et à quoi nous sommes liées, en s'inspirant de la « *quotidienneté ancrée* » qu'évoque la sociologue Geneviève Pruvost dans son livre *Quotidien politique*.

Vous évoquez dans la pièce votre participation à la mobilisation contre le projet d'enfouissement des déchets radioactifs à Bure. Comment est né votre engagement dans cette lutte ?

J'ai découvert le mouvement social en 2016, en arrivant à Paris pour mes études de théâtre. C'était la mobilisation contre la loi Travail, avec des grèves, de grandes manifestations et Nuit debout. Puis, en 2019, le mouvement a repris contre la loi de programmation de la recherche et la réforme des retraites. J'ai aussi accompagné des amies et amis à Ende Gelände, le blocage de mines de charbon en Allemagne.

Je me suis retrouvée à des AG [assemblées générales] où les mêmes personnes prenaient sans arrêt la parole sans que ça ait l'air de poser un problème à personne. Tout ça me questionnait. Je cherchais une lutte intersectionnelle, qui ne sépare pas la fin des moyens et réfléchisse à l'organisation des réunions, à la répartition des tâches, aux dominations qui agissent en interne...

À l'été 2020, j'ai participé au Décamp'finement, un camp antinucléaire organisé par RadiAction [un collectif d'écologie radicale contre le nucléaire et son monde, créé en 2019 par des participantes et participants aux blocages Ende Gelände] près de la centrale du Bugey. C'est là que j'ai découvert l'autogestion. C'est là aussi que j'ai entendu parler de Bure.

Comme j'ai grandi dans la Meuse, cette lutte m'a tout de suite parlé. J'y suis allée une première fois lors d'une semaine antinucléaire en octobre 2020, puis j'y suis retournée pour y passer le deuxième confinement [fin 2020] à la Maison de la résistance avec une vingtaine d'autres personnes. Je me suis alors familiarisée avec ce maillage de lieux, de personnes et de collectifs antinucléaires et avec l'histoire de la lutte.

Vous vous êtes finalement installée à Tréveray, 500 habitants, à une quinzaine de kilomètres de Bure.

Avant de découvrir la lutte contre Cigéo, j'avais déjà envie que le lieu où j'habite ait un sens politique. Je ne voulais pas que mon action se résume à manifester, coller des affiches. Je voulais qu'elle fasse partie de mon quotidien.

Ce qui me touche à Bure, c'est la manière dont la lutte et le projet sont lisibles dans le paysage : le laboratoire de l'Andra [Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs], la ligne à haute tension, les grands champs de monoculture, les petits villages et leurs lampadaires neufs, les voitures de gendarmes qui patrouillent... Sous couvert d'être un « *laboratoire* », le projet de centre de stockage s'est progressivement imposé aux habitants qui ne l'avaient pas demandé, n'en avaient pas envie et se sont peu à peu retrouvés sous son emprise.

J'ai alors décidé de venir vivre là, pour ne plus me considérer comme une militante venant soutenir cette lutte mais comme quelqu'un qui vit dans le sud-Meuse. C'est une lutte de territoire. Il fallait donc que je m'y ancre pour pouvoir agir. Les deux vont de pair : nous organisons des moments privilégiés de réflexion et d'action politique, par exemple le camp des Rayonnantes en 2021 où nous avons beaucoup réfléchi à l'intersectionnalité – nucléaire et colonisation, nucléaire et transféminisme, validisme dans nos luttes. Mais nos pratiques quotidiennes nourrissent aussi nos manières de lutter.

Le nucléaire, c'est aussi la conception d'un monde centralisé, surveillé, où les libertés sont extrêmement limitées. Face à cela, notre quotidien à Bure est fait de liens entre les gens. Avec une vingtaine d'habitants aux âges et aux vies très différentes, on a repris le bar du village pour en faire un café associatif. Les trois vallées, avec une belle programmation festive et culturelle, beaucoup de musique, de théâtre et de concerts. Nous faisons attention à ce que tout le monde s'y sente bienvenu. Aujourd'hui, les gens se rencontrent et renouent le dialogue entre eux, des personnes aux parcours et aux âges très différents, c'est beaucoup de joie !

L'ancrage, c'est ça. Le sud-Meuse, ce ne sont pas que des trottoirs et des lampadaires dernier cri financés par l'Andra. Il y a aussi beaucoup de choses heureuses.



À Bure, dans la Meuse, auprès des militants opposés à Cigéo. © Mathieu Génon / Reporterre

Malgré tout, la lutte contre Cigéo est âpre, marquée par une forte répression. Le projet vient de franchir une nouvelle étape, avec le début de l'expropriation des derniers propriétaires situés sur l'emprise du projet. Comment tenir ?

Émotionnellement, voir qu'une déclaration d'utilité publique est accordée au projet, découvrir des recommandés avec des dossiers d'expropriation, c'est dense. Ça crée une forme de panique, et encore plus de détermination. Je ne suis pas naïve. Nous sommes en pleine relance du nucléaire. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que le projet Cigéo avance. La question, c'est comment mettre tout en œuvre pour l'arrêter, tout en sachant que des choses seront perdues en chemin ?

Heureusement, on n'est pas seuls. Je crois que je ne mettrais pas les pieds dans un endroit pareil si nous n'étions pas nombreux à nous sentir concernés par ces questions. Bien sûr, il y a des divergences, des conflits, des dissensus. Mais le collectif et le fait de me sentir appartenir à un endroit me donnent de la force.

Comment votre pièce de théâtre s'inscrit-elle dans cette mobilisation ?

Le fait que nous parlions de nos vies permet à chacun et chacune de s'interroger sur la sienne. Ce que je défends aussi dans la pratique théâtrale, c'est de chercher de nouveaux imaginaires, de retrouver une sensibilité à ce qui nous entoure. Beaucoup de gens qui ont vu notre spectacle à des étapes de travail y ont reconnu leur propre vécu, leurs émotions face à la catastrophe écologique. J'espère aussi que le spectacle fera du bien aux amis qui luttent. Je suis très contente que le théâtre soit cet endroit d'interrogation et de partage.



Près de Bure, des maraîchères cultivent les terres confisquées par le nucléaire

Émilie MASSEMIN
20 mars 2024 (Reporterre)